

Spirale

***L'image peut-elle tuer?*, de Marie José Mondzain, Bayard, « Le temps d'une question », 89 p.**

Stéphane Gibeault

La guerre du monde
Numéro 190, mai-juin 2003

URI : id.erudit.org/iderudit/18144ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gibeault, S. (2003). *L'image peut-elle tuer?*, de Marie José Mondzain, Bayard, « Le temps d'une question », 89 p.. *Spirale*, (190), 29–30.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

« CETTE IMAGE DANS LA MAIN DE L'AMÉRICAIN EST-ELLE UNE ARME OU UN DIVERTISSEMENT? »

montre aussi que des domaines traditionnels sont plus sexués qu'ils ne semblaient l'être. Non seulement les représentations de la masculinité et de la féminité ne sont pas naturelles, mais elles ne peuvent être perpétuées de surcroît qu'au moyen « d'un exercice quotidien du pouvoir aux niveaux domestique, national et international ».

Une politique internationale sexuée

Enloe présente une des meilleures défenses de l'utilité des catégories de patriarcat, de masculinité et de féminité en vue de l'étude de la politique globale. *Bananas, Beaches and Bases* est une démonstration de l'application empirique des catégories féministes à l'étude des relations internationales. Ses analyses ne se contentent pas de renvoyer hommes et femmes, ou masculinité et féminité, dos à dos, et encore moins d'analyser la politique globale sous le seul angle de la sous-représentation des femmes. Sensible aux contextes socio-économique et socioculturel, Enloe ne réifie pas la femme nord-américaine comme un modèle universel. *Bananas* ne propose pas une théorie générale de la politique internationale. Il ne s'intéresse pas tellement à la question de savoir laquelle des approches système-monde, néoréaliste, néolibérale, ou néogramscienne propose la meilleure définition du système international. On pourrait dire en fait que l'ouvrage relève d'une critique féministe de l'économie politique du quotidien, des gestes répétés qui contribuent à la reproduction des relations de pouvoirs reposant sur le sexe.

Héritières, d'une part, de la tradition victorienne, et d'autre part, d'une culpabilité postcoloniale, la théorie politique contemporaine se trouve souvent dans l'embarras devant les questions relevant de la sexualité ou de la construction culturelle du genre. La première est reléguée au privé, la seconde est dépolitisée au nom du pluralisme ou du relativisme. À l'encontre de ces positions de fuite, les analyses de Enloe jettent un sérieux doute sur le caractère apolitique de ces questions. Elles ont de quoi alimenter des débats que l'on aurait tort de laisser uniquement entre les mains de l'administration Bush...

Frédéric-Guillaume Dufour

L'IMAGE PEUT-ELLE TUER ? de Marie José Mondzain Bayard, « Le temps d'une question », 89 p.

LA QUESTION titre de l'essai de Marie José Mondzain, *L'image peut-elle tuer?*, peut sembler a priori très simple d'approche; « l'image » ne peut pas tuer par elle-même, pas plus que le pain ne fait engraisser tant qu'on ne le mange pas... Cependant, elle aborde tout de même un élément crucial de la société des médias : la violence à l'écran. Lorsque nous parlons d'écrans, il s'agit bien sûr de toute surface sur laquelle est reproduit un objet, et non pas exclusivement celle du cinéma ou de la télévision, comme on tente de nous le faire croire. « *Le 11 septembre 2001, le plus grand des coups fut porté à cet empire du visible [...] on nous avait donné le premier spectacle historique de la mort de l'image dans l'image de la mort* ».

La guerre in, visible

Avant de savoir si l'image peut tuer, il faudrait peut-être la définir. Qu'en est-il de cet *eidolon* qui n'est en fait qu'un second objet copié, se voulant identique au « vrai », bref une deuxième représentation d'un objet ou d'un être évoquant une réalité? Représentation mentale d'une perception, l'image est également la marque du présent, contrairement à l'icône, que Platon relie plutôt à la ressemblance, à l'évocation d'un être ou d'un objet toujours absent.

Ainsi, à propos des événements du 11 septembre 2001, Mondzain rapporte que le président Bush a annoncé un « jeûne des images : pas de

morts à l'écran, épuration des programmes télévisuels et cinématographique, invisibilité des combats ». On remplace les morts par des discours et une promesse de vengeance pendant que l'ennemi invisible envahit le territoire américain de l'image.

Alors, si l'image ne peut tuer par elle-même, il est fort intéressant de noter cette soudaine visibilité que prennent les jeux de guerre, les films violents et les émissions catastrophe depuis une dizaine d'années. Est-ce seulement attribuable à une tolérance plus grande face à des actes de violence? Est-ce que les films de guerre tels *Il faut sauver le soldat Ryan* et *Pearl Harbour* arrivent à point dans une « propagande silencieuse » (pour le dire avec Ramonet) américaine? Depuis toujours, les images sont violentes, écrit Mondzain, à commencer par « la révolution chrétienne [,] la première et la seule doctrine monothéiste à avoir fait de l'image l'emblème de son pouvoir et l'instrument de toutes ses conquêtes ». « Dieu a besoin d'être désiré. Jamais assouvi », poursuit-elle. Par l'image, le désir reste toujours inassouvi. Est-ce à dire qu'il pourrait pousser à l'acte ou n'est-ce pas plutôt le message idéologique que sous-tend l'image qui le pousse à agir? Il est difficile de faire la nette distinction entre l'image projetée et la représentation que s'en fait le spectateur. Il serait erroné de croire que l'image n'est ni discours ni langage, et qu'il faut faire une nette démarcation entre l'image et le son (incluant évidemment la Parole). L'image a la double fonction d'être le reflet de la société et d'être son

fantasme. Lorsque l'objet « réel » et l'objet fantasmé sont confondus, il y a plus de risque qu'elle puisse tuer. Encore faut-il savoir si c'est bien là le fantasme du spectateur...

Les Américains se croient seuls au monde, ils déniaient l'altérité. Par le biais de l'écran (« pos[ant] d'emblée un espace de séparation, voire même d'occultation du visible »), ils tiennent l'Autre en otage, le font fantôme pour mieux l'assujettir. Selon Mondzain, « ces écrans ne faisant plus écran suscitent une façon de vertige spéculaire où le sujet qui regarde perd précisément sa qualité de spectateur dans une indétermination qui l'engloutit ». Ainsi, l'écran cache autant que jadis, mais la partie visible est souvent montrée plus crûment.

Aujourd'hui, c'est la banalité de la violence qui tue. Mondzain évoque clairement que « l'écran instaure un nouveau rapport entre la mimésis et la fiction » et que « le criminel devient acteur dans une réalité qu'il croit réversible ». Bref, la réalité est présentée comme fiction. Devenue fait divers, la violence qui en résulte s'infiltré partout sous le couvert du droit à l'information. « Toute l'information politique, historique, culturelle, est reçue sous la même forme, à la fois anodine et miraculeuse, du fait divers », soulignait déjà Baudrillard en 1970 (*La société de consommation*, Gallimard).

Quelles images retient-on de l'attaque du World Trade Center ? L'impact silencieux et menaçant des deux avions d'American Airlines contre les deux tours, les flammes et un nuage de poussière rediffusés en boucle sur toutes les chaînes : images-chocs du visible ; violence palpable de l'invisible ; fantasme du spectateur inassouvi.

Qui provoque qui ?

Il y a une passion à faire naître un événement. Le spectateur peut croire à sa légitimation, à sa chance d'être exaucé : le miracle virtuel est là devant lui. La violence est rassurante, elle reconforte le téléspectateur en lui faisant prendre conscience de son bien-être, privilégié qu'il est, par exemple, de regarder la télévision dans une chambre douillette, le sac de chips à la main. Par un renversement, l'image de la religion — « Dieu est partout et voit tout » — devient une communion inversée des spectateurs alors que « tous voient un ». « Voilà la vraie violence, c'est le meurtre de la pensée par les imageries tyranniques. Les saintes images en ont rendu plus d'un inquisiteur et meurtrier. »

Big Brother et Big Mac : la société du « spectral »

L'an 2000 introduit un règne, « celui de l'image. Par une sorte d'artifice tautologique, c'est à l'écran que l'on put assister à la liesse mondiale ». L'américanisation pénètre par les yeux du spectateur avant d'être ingérée et digérée, tel est le constat de Mondzain.

Avec l'image, le mort devient vivant et le vivant mort. Dans la seconde partie de son essai, Mondzain explique qu'il ne s'agit plus seulement de mettre en image (d'incarner) ; la suite logique veut qu'il y ait incorporation et personification, les deux tours personnifiant en quelque sorte l'Amérique. « La violence du terrorisme, comme celle de toute dictature, frappait à la fois la vie réelle des victimes et la vie imaginaire des vivants. » Voilà que l'image joue de la doctrine et du pouvoir, remplaçant l'icône religieuse d'antan. Big Brother est véritablement partout et voit tout, mais ne le dévoile pas aisément, censure oblige. « La violence faite à l'image, voilà la question », conclura un peu hâtivement Mondzain.

L'ère de l'image à tête chercheuse a sonné ; l'envahissement des champs sensoriels par les publicités nous présente l'illusion qu'il n'existe qu'un produit unique à manger et réussir aisément à gagner son pari : faire consommer. Le publicitaire pourra bientôt sélectionner les foyers les plus propices pour consommer des *Corn Flakes* ou se procurer un missile à courte portée. Le nouveau processus du dialogue passe par l'image, par l'écran. Chacun chez soi et tout le monde ensemble. Assis à consommer la bonne Image, comme les apôtres debout à communier et à écouter la bonne Parole, tout le monde se tait, tout le monde « clavarde », telle est l'exigence du règne de la passivité active.

Dans un lieu où la place de l'image est prédominante, il faut laisser d'autant plus d'espace au spectateur. Il a son mot à dire, sa place croissant au même titre que le déferlement des images. Plus souvent qu'autrement, « la violence du visible n'est que la disparition de ces places [des spectateurs] et par là même l'anéantissement de la voix » ; celle d'un espace où la parole peut être prise et celle d'un espace permettant de réfléchir sur l'image donnée. « Une parole vaut mille images », disait Jacques Poulin dans *Volkswagen blues*...

L'espace est clos, mais le temps s'ouvre à nous. Nous pouvons le choisir, le délimiter, le contrôler chez nous. J'écris et je lis, voire je converse,

quand je le désire. Ainsi, l'image étant de plus en plus condensée au profit d'un élargissement du temps (le mythe de la fontaine de Jouvence et du clonage se rapproche d'une réalité prochaine), elle rend le spectateur-acteur claustrophobe. Celui-ci tente de prendre un peu plus de liberté en augmentant l'espace défini de l'écran dans son bureau, dans sa chambre, dans son salon. Désormais, l'image doit se gonfler (« L'Amérique est un énorme téléviseur avec plein d'images dedans », rappelle Laferrière dans *Cette grenade*...) : le règne du téléviseur 27 et 29 pouces, de l'écran d'ordinateur 19 pouces (naguère nommé moniteur) et pourquoi pas le temple de l'image à huis clos, le « cinéma » maison ! Il faut voir grand pour tout comprendre, embrasser le plus large possible afin que la fiction entre dans la réalité, mais va-t-elle finir par y entrer ? Il faut ouvrir grand la bouche lorsque Big Brother nous offre son « spectaculaire » Big Mac...

L'essai de Marie José Mondzain ouvre plusieurs pistes, sans prétendre résoudre les paradoxes qu'elle formule. Or, établissons du moins que, selon la philosophe, ce n'est assurément pas l'image qui peut tuer. Le danger, la menace fantôme, est arrivé avec la transformation des meurtres et des assassinats en divertissements. Et c'est dans cette perspective qu'il faut se questionner sur le « caractère performatif de l'image ». Quoi de plus normal, dans une société de productivité et de performance, que l'image aussi se plie à ces exigences ?

Si l'image n'influence personne, pourquoi y a-t-il tant de publicitaires qui s'entre-tuent pour obtenir une part du marché ? L'image ne tue peut-être pas, mais le spectre de l'image, lui, arme et peut aisément donner des munitions à certains. Tout dépend de la personne, plus souvent du gouvernement ou des multinationales, qui la met en marché. Bien qu'il ait été accusé d'une paranoïa mal placée, Noam Chomsky allait en ce sens dès 1992 avec son documentaire, *Manufacturing Consent*.

Bref, l'image devient l'opium du peuple, elle unifie, du moins c'est là son but, et tente d'uniformiser insidieusement les perceptions, de façon à exercer un certain contrôle de la pensée, de tuer tout comportement impartial. En ce sens, par contre, elle tue car « il est plus facile d'interdire de voir que de permettre de penser ». C'est le principe même de la sélectivité qui est en jeu, mais si ce jeu devient une arme, tout dépend de la puissance de la main qui la tient...

Stéphane Gibeault